

Une très belle nuit !
La Nuit des rois

Étienne Bourdages

Number 107 (2), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26165ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2003). Review of [Une très belle nuit ! *La Nuit des rois*]. *Jeu*, (107), 86–89.

Une très belle nuit !

C'est sur une note fort agréable que s'est achevé le « cycle du plaisir » (l'expression est de Desgagnés) consistant à reprendre trois des comédies de Shakespeare sur trois saisons théâtrales consécutives. Ce projet ambitieux, baroque à souhait – entremêlant intrigues et changements de décors, faisant appel au talent d'une myriade de comédiens –, mené par le metteur en scène Yves Desgagnés, donna l'impression qu'une troupe entichée du grand Will s'était installée au TNM, même s'il n'y a que Frédéric Desager et Julie Vincent qui aient fait partie des trois distributions. J'ai manqué le premier opus (*le Songe d'une nuit d'été*, en 2000-2001), mais j'ai assisté au deuxième (*les Joyeuses Commères de Windsor*, en 2001-2002), qui a testé mon endurance de spectateur (voir ma critique dans *Jeu* 103) et dont la nomination dans la catégorie « production de l'année » à la dernière Soirée des Masques m'étonne encore. Mais il est possible de pardonner cette dernière frasque flirtant parfois avec le n'importe quoi : avec bien de l'indulgence, on arrive à se convaincre que cette production constituait probablement l'étape difficile de la montée vers le sommet atteint avec le troisième opus. En effet, bien des qualificatifs nourris d'enthousiasme ont été employés par les médias pour encourager le public à aller voir cette production de *la Nuit des rois*, et avec raison. C'est que rares sont les spectacles où on a autant l'impression que tout va de soi : le texte, les décors, les costumes, les acteurs, la mise en scène. Rares sont les spectacles où rien n'agace (enfin presque), où, même après deux heures trente de représentation, loin d'être lassé, on en redemande. Le défi d'une entreprise aussi énorme était sûrement de trouver son équilibre. *La Nuit des rois* y est parvenue. En fait, l'extravagance qu'elle constituait a su se maintenir grâce à son style et à sa classe.

Toile de fond

On peut maintenant se demander comment Desgagnés en est arrivé à une telle maîtrise des éléments. Grâce à l'expérience de deux comédies de Shakespeare en banque ? à une conjoncture exceptionnellement heureuse ? ou à l'apport du peintre Richard Morin (scénographe de formation) à la conception des décors ? L'influence de ce dernier paraît effectivement indéniable et a, semble-t-il, insufflé à cette mise en scène une unité et une continuité qui manquaient au travail précédent de Desgagnés. On avait pu constater le goût de ce dernier pour l'art pictural dans *les Joyeuses*

La Nuit des rois ou ce que vous voudrez

TEXTE DE WILLIAM SHAKESPEARE ; TRADUCTION DE NORMAND CHAURETTE. MISE EN SCÈNE : YVES DESGAGNÉS, ASSISTÉ DE CLAUDE LEMELIN ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : RICHARD MORIN ; COSTUMES : JUDY JONKER ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; MUSIQUE : JEAN DEROME ; MAQUILLAGES : CLAUDIE VANDENBROUCQUE ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC PETER BATAKLIËV (ANTONIO), ISABELLE BLAIS (COMTESSE OLIVIA), VALÉRIE BLAIS (MARIA), PIERRE CURZI (SIR ANDREW), FRÉDÉRIC DESAGER (SIR TOBIE BELCH), DANNY GAGNÉ (SÉBASTIAN), MIRO (FABIEN), CHRISTOPHE RAPIN (VALENTIN), JEAN RENÉ (LE MUSICIEN), DANIEL ROUSSE (CURIO), GILBERT SICOTTE (DUC ORSINO), CATHERINE TRUDEAU (VIOLA), JULIE VINCENT (FESTE) ET ALAIN ZOUVI (MALVOLIO). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 10 DÉCEMBRE 2002 AU 23 JANVIER 2003.



La Nuit des rois, mise en scène par Yves Desgagnés au TNM. Photo: Yves Renaud.

Commères de Windsor. Mais, bien qu'employée à propos, la peinture faisait alors davantage de l'épate qu'elle servait le récit lui-même. Le fait de s'être associé à un professionnel du métier a remédié à ce problème. Car, dans le cas qui nous intéresse, la peinture a perdu son rôle de faire-valoir occasionnel, elle est omniprésente. D'abord, Orsino (Gilbert Sicotte) est peintre et l'action se déroule dans son atelier. L'idée est originale et fonctionne très bien. Exit, donc, l'environnement bucolique et frivole que laisse supposer l'île enchantée d'Illyrie. La mise en scène est ainsi dépouillée des nombreux changements de lieu (une rue, un jardin, un bord de mer, la maison du duc, celle d'Olivia, celle d'Antonio...) prescrits par l'auteur. En fait, on a un peu l'impression que tout se passe au même endroit. Les murs, très hauts, oppressent dans une certaine mesure. Le duc Orsino n'est pas très heureux ; il aime Olivia, mais celle-ci ne lui rend pas son amour. Bien qu'il travaille avec les couleurs, lui et ses compagnons sont un peu fades, leurs habits sont dans les mêmes teintes que les murs, ce qui donne à l'ensemble un effet monochrome dans les tons de beige, peu réjouissant. Or, ce qui pèse le plus dans cet atelier, c'est sûrement l'image de l'être aimé, car, graduellement, tout au long du spectacle, des toiles sont juxtaposées sur un pan de mur. On comprend vite que ces tableaux sont en fait les morceaux d'un immense casse-tête représentant Olivia. Ce n'est que lorsque la grande porte du fond de la scène s'ouvre



qu'on peut apercevoir le ciel bleu. La comtesse Olivia (Isabelle Blais), couchée dans le creux d'une main gigantesque et pleine d'une langueur propre aux jeunes filles peintes par les préraphaélites, fait son entrée.

Cette année fut excellente pour Isabelle Blais. Après avoir été la figure centrale d'un des grands succès de la saison théâtrale (*la Nuit des rois*, bien sûr), elle recevait un Masque, puis un Jutra (pour le film *Québec-Montréal*). Il suffit de l'avoir vue jouer sur la scène du TNM pour reconnaître que ces distinctions lui sont tout à fait méritées. Blais a su trouver le ton juste entre le pathétique de la grande dame blasée et le ridicule de ses tentatives de séduction. Il fallait voir son Olivia s'abaisser en ouvrant avec ferveur son chemisier, dévoilant ainsi sa poitrine à celui qu'elle aime. On constate les brusques changements d'attitude, on la voit devenir quasi violente face à la résistance de Césario. Seulement, ce dernier est en fait une fille, Viola (une Catherine Trudeau toute candide), qui s'est déguisée en garçon pour pouvoir entrer aux services du duc dont elle est amoureuse. Ainsi, la présence de Blais sur la scène n'est pas redevable qu'à son immense portrait; chacune de ses entrées (et sorties...) est remarquée. D'autant plus qu'elle est servie par une garde-robe d'un luxe éblouissant! En fait, je ne peux qu'être d'accord avec cette spectatrice qui, parlant de

Isabelle Blais (comtesse Olivia) et Catherine Trudeau (Viola) dans *la Nuit des rois* (TNM, 2002). Photo: Yves Renaud.

l'intense gestuelle de la comédienne et de son afro rouge flamme, lui conférait la même force ensorceleuse et sensuelle que les femmes peintes par Gustav Klimt.

On n'échappe décidément pas à la peinture. Le naufrage de Viola suit lui aussi l'ordre des choses. Elle est rejetée par la mer de la même façon que la Vénus naissante de Cabanel. De même, son costume, tout comme celui de Malvolio (Alain Zouvi, qui excelle encore une fois dans un rôle d'antipathique), se dessine et prend littéralement des couleurs sous nos yeux, à mesure que l'action progresse. La scène est une véritable toile sur laquelle ces personnages deviennent une touche originale déridant l'univers romantico-morose d'Orsino. À ces références s'ajoute la délicieuse scène où Malvolio lit la fausse lettre d'Olivia alors que les trois comparses qui s'amuse à ses dépens l'observent, déguisés en tableau.

La principale qualité de cette production est d'être allé chercher un élément unificateur, la peinture, à l'extérieur du texte. On ne doute pas un instant que Desgagnés, Morin et la costumière Judy Jonker partageaient la même vision du spectacle. Nous sommes témoins d'un beau travail de collaboration. L'impression de tohu-bohu que j'avais ressentie durant *les Joyeuses Commères...* est de cette façon fortement atténuée. Et Shakespeare est loin d'être trahi, au contraire, on en apprécie davantage les qualités. La trame romanesque et le quiproquo inspirés par Plaute se révèlent presque logiques, voire vraisemblables ! Au fait, quelle bonne idée de faire apparaître Sébastien, le jumeau de Viola qu'on croyait mort, à travers un miroir. Le contexte artistique permet donc aux actions secondaires et à l'intrigue principale de bien s'agencer ; personne ne se marche sur les pieds, tout le monde parvient à tirer son épingle du jeu et, malgré les nombreux enchaînements et tous ces acteurs, les entrées et les sorties de scène se font dans l'harmonie.

Deux, trois retouches...

Faut-il relever les points faibles de cette production ? Par exemple, le jeu de Gilbert Sicotte est si effacé qu'on en oublie qu'il est un des personnages principaux. Peu importe, Sicotte laisse ainsi toute la place aux autres comédiens qui, comme Pierre Curzi dans son rôle de Capitan en pyjama, s'amuse ferme. Aussi, le violon de Jean René sonnait un peu trop mélancolique à mon oreille... Et, bien que l'accessoire soit, dans les circonstances, intéressant, le tricycle conduit par Feste manquait de vélocité et ralentissait à mon avis la folie du personnage. D'ailleurs, dans le rôle de ce fou, Julie Vincent, cynique et vêtue de noir, contraste par une séduisante ambiguïté avec le nom de son personnage. Or, on aurait aimé que son jeu ait un peu plus de vigueur. Mais ce sont là des détails, car, dans l'ensemble, ceux qui ont assisté au spectacle diront comme moi qu'ils ont passé une très belle nuit. **J**